

Les choses dernières

la mort, le jugement, le ciel et l'enfer

Paul Helm



EUROPRESSE

Introduction

L'Église chrétienne a dû parfois défendre certains enseignements précis à propos de la foi, souvent dans le contexte d'une opposition forte. Athanase d'Alexandrie, par exemple, a soutenu presque seul la vérité de la divinité de Christ. Augustin d'Hippone défendit la grâce divine et souveraine, s'opposant en cela à la religion des œuvres que l'homme doit accomplir en vue d'obtenir le salut, une conception prônée par le moine Pélagé. Lors de la Réforme du seizième siècle, Martin Luther redécouvre la doctrine biblique de la justification par la foi seule, et il fait alors face à l'opposition véhémente de l'Église catholique romaine.

À d'autres moments, ce n'est pas tant la négligence quant aux enseignements authentiques de la foi qui invalide l'Évangile chrétien, mais plutôt l'«esprit du temps». À de telles périodes, on assiste à l'émergence d'un climat moral et spirituel quasi indéfinissable qui étouffe l'Évangile en empêchant sa présentation intelligible et percutante, ainsi que sa réception fidèle.

Il semble que l'Église se heurte aujourd'hui à un tel «esprit», et c'est cette conception qui engendre la présente étude. La sensibilité au

sein de l'Église a changé au cours des cent dernières années, y compris là où on s'efforçait jusqu'à présent avec vaillance de rester fidèle aux thématiques bibliques. Ce changement de perspective dans la pensée et le ressenti a fait basculer le centre de gravité du message de l'Église. Les gens ne sont plus prêts non plus à investir leur temps, leurs efforts et leur argent là où ils le faisaient auparavant.

Que s'est-il passé ? La préoccupation de la vie présente l'a emporté sur celle de la vie à venir. Dans une étude précédente, *La vie chrétienne est une vocation*¹, nous avons cherché à démontrer quelle est l'importance de la vie présente pour le chrétien. Il n'est pas appelé au «ministère chrétien à plein temps» ou à une vie monastique qui consiste à se séparer physiquement et littéralement du monde. Dans sa providence, Dieu adresse un appel, une vocation, à tout chrétien. Cet appel est la manifestation individuelle de la grâce divine dans sa vie, conformément à ses besoins et à ses opportunités, et elle façonne son caractère. L'appel du chrétien n'est donc pas seulement son appel efficace au salut par la grâce. L'ensemble de ses circonstances et de ses dons personnels constituent aussi sa vocation dans un sens plus large. Le chrétien est appelé en vue d'un *but*, et celui-ci ne se limite pas à la vie présente. Il n'a de sens qu'à la lumière de la vie à venir. Sa vocation dans cette vie fait partie de l'appel céleste que Dieu lui adresse, un appel qui mène au ciel. Appelé par la grâce, le chrétien possède déjà la vie éternelle, mais cette vie ne trouve son plein accomplissement que dans la vie à venir. C'est là qu'elle fleurira et portera pleinement son fruit. Le travail quotidien du chrétien, tout satisfaisant et honorable qu'il soit en soi, a pour but ultime de façonner son caractère et trouvera peut-être même son aboutissement sous certaines formes de la culture humaine, dans la ville de la nouvelle Jérusalem, dans les nouveaux cieux et sur la nouvelle terre où règne la justice.

Il faut dès lors éviter deux extrêmes majeurs. Le premier consiste à regarder la vie ici-bas comme une ombre, une existence irréaliste, et à la dévaloriser au point de ne pas concevoir qu'elle vaille la peine d'être vécue. L'autre erreur consiste à penser que la vie présente en elle-même est la somme totale de la vie. La vérité fondamentale à propos de la vie présente est qu'elle est importante et honorable dans toutes ses dimensions parce qu'elle mène à la vie à venir.

Dans ce livre, nous voulons aller au-delà du détail de l'appel quotidien du chrétien afin de porter les regards sur cette fin qui donne tout leur sens aux responsabilités présentes. De manière à nous faire une idée juste de cette fin, efforçons-nous de résister à l'esprit de notre époque qui tend à regarder toutes choses comme si la vie ici-bas était tout.

Pour mieux comprendre cette problématique, envisageons-la sous forme d'un dilemme : Le ciel est-il pour le chrétien l'achèvement et l'apogée de sa vie présente, ou se place-t-il en complète opposition avec elle ? La vie ici-bas n'est-elle qu'une sorte de salle d'attente, une anticipation attentiste du ciel ? Ou y a-t-il une continuité entre vie présente et vie à venir ? Dans *La vie chrétienne est une vocation*¹, nous avons argumenté en faveur d'une continuité, et cette étude-ci vise à suivre cette continuité jusqu'à son point culminant. Pour ce faire, nous devons faire face à la réalité sans fard des « choses dernières » : la mort, le jugement, le ciel et l'enfer.

Pour mener à bien cette étude, il convient d'abord de neutraliser certains courants de pensée très influents de nos jours. L'un d'eux consiste à minimiser la responsabilité de l'homme et à la rejeter sur la société, sur l'éducation, la science ou le destin. Mais la responsabilité personnelle se situe au cœur de l'Évangile, car sans elle et sans les obligations qu'elle place sur l'homme, il ne peut pas y avoir de péché.

S'il n'y pas de péché, il n'y a pas besoin de Sauveur qui délivre du péché. Il faut donc réaffirmer de manière impérative que chaque individu est responsable devant Dieu et que cette responsabilité s'étend à tout ce qui est visible aux yeux de Dieu. Ma responsabilité ne se limite pas à ce que les autres m'attribuent, ni à ce que je suis prêt à assumer. Elle englobe les responsabilités que m'imposent parfois les circonstances, ainsi que celles avec lesquelles j'ai grandi et que j'assume sans même le percevoir. Elle s'étend à tous les domaines intérieurs, aux désirs, aux motivations et aux pensées que l'individu et celui qui sonde les cœurs sont les seuls à connaître. Tout comme le psalmiste, chacun de nous a des égarements dont il a besoin d'être délivré (*Psaume 19:13*).

Un autre courant de pensée auquel nous devons nous opposer consiste à nier que le temps s'écoule avec grande rapidité et que la mort qui nous attend tous est liée à un jugement à venir. De nos jours, les gens vivent comme s'ils allaient rester éternellement sur terre, et ils font de la mort une question purement de sentiments lorsqu'ils y sont confrontés.

Mais la Bible insiste fortement sur le fait qu'après la mort intervient le jugement de Dieu. Nous vivons dans le cadre d'un ordre moral, sous le regard de Dieu, à qui nous sommes redevables. Cette vérité soulève des questions importantes à propos de la justice (souvent mal comprise), des questions qu'il nous faut aussi aborder. La justice de Dieu n'est pas la colère malveillante d'un despote rancunier. Elle est un jugement *conforme à la vérité*. Cette réalité est certes intimidante mais elle est aussi libératrice et réconfortante.

Les Écritures enseignent que le Jugement dernier provoquera une grande séparation. Dieu divisera l'humanité en deux catégories : les sauvés et les perdus. Cette affirmation au sujet du Jugement, à la fois le fait du jugement et la séparation qu'il produit, va à l'encontre de

l'esprit de notre temps. Elle s'oppose notamment à l'une des croyances les plus fortes de la théologie chrétienne moderne, à savoir que le monde est une réalité unifiée. Pour le théologien qui défend cette théorie, la conception de l'unité de la race humaine est primordiale. La race humaine forme un seul monde, et cela pour toujours. Il est donc de son ressort (et de celui de l'Église) de nourrir et de soutenir cette unité, de briser les barrières et de veiller à sa concrétisation. Selon lui, l'unité de la race sera préservée quoi qu'il advienne, même face au jugement divin qui n'a pour seul but et pour seul effet que de restaurer. Pour les tenants de cette philosophie, il n'y aura pas de séparation finale des membres de la race humaine, pas de brebis et de boucs, pas de perdus et de sauvés, pas de droite et de gauche (alors que les Écritures enseignent sans cesse le contraire). Aux yeux du théologien d'un monde «unifié», il est impensable qu'il puisse exister des individus qui ne soient pas restaurés. Pour lui, cela supposerait la division de la race humaine et l'échec de l'amour divin.

Le théologien qui, au contraire, croit en l'existence de «deux destins» reconnaît que le jugement divin apporte la division, conformément au témoignage indubitable de la Bible et à l'enseignement de l'Église chrétienne à travers les âges. La vérité théologique fondamentale n'est pas une unité de la race humaine qu'il faut préserver à tout prix, mais le dessein et la gloire de Dieu. La perspective qu'il y aura des perdus et l'existence de deux mondes séparés par un abîme immense et infranchissable n'entrave en rien ce dessein. Leur réalité ne va pas à l'encontre de la volonté divine ; elle en est l'accomplissement, et ce n'est pas à nous de remettre en cause les desseins de Dieu. Une chose est certaine : le monde s'achèvera sur une division au sein de l'humanité, comme l'enseignent explicitement Christ et les auteurs du Nouveau Testament. L'universalité de la théologie du monde unifié est une autre

caractéristique de l'esprit de notre temps. Elle se manifeste souvent aussi parmi ceux qui professent la foi chrétienne.

Le jugement divin auquel tous les hommes seront impérativement confrontés conduit soit au ciel, pour ceux qui sont «en Christ», soit en enfer pour les impénitents. Il est donc nécessaire d'aborder la question du ciel et de l'enfer. Notre objectif n'est pas de verser dans la spéculation et le sentimentalisme, mais d'affirmer les faits de la manière la plus précise et la plus rigoureuse possible, conformément au portrait qu'en dressent les Écritures. Les chapitres qui suivent ne sont pas rédigés sous forme d'une série de méditations, comme le fait Richard Baxter dans son ouvrage *Le ciel ou le vrai repos*.² Il est néanmoins possible d'élaborer des méditations à partir de leur contenu.

Isaac Ambrose (1604-1664) médite sur les choses dernières dans son ouvrage *Ultima*. Samuel Bolton (1606-1654), un autre pasteur puritain écrit sur le même sujet en 1632. De nombreux auteurs ont écrit sur le même thème. Cette courte étude s'inscrit donc dans une tradition honorable et éprouvée par les siècles. Mais notre objectif n'est pas simplement de perpétuer la tradition dans le temps présent. Jamais le monde n'a eu autant besoin d'entendre ce qu'affirment Isaac Ambrose, Samuel Bolton et leurs semblables. L'enseignement des Écritures à propos des «quatre choses dernières» (la mort, le jugement, le ciel et l'enfer) contient des leçons que nous devons tous apprendre et garder en mémoire.

Notes :

1. Paul Helm, *La vie chrétienne est une vocation*, éditions Europresse, Chalon-sur-Saône, 2020.

2. Richard Baxter, *Le ciel, ou le vrai repos*, éditions Europresse, Chalon-sur-Saône, 1992.

1

Responsables devant Dieu

Depuis cent à cent cinquante ans, nous assistons à l'érosion lente mais certaine de quelques croyances considérées jusqu'alors comme un acquis dans la culture environnante, notamment dans le monde chrétien. Nous n'avons pas perdu de vue l'une ou l'autre des doctrines fondamentales de la foi chrétienne, mais quelque chose de plus important : l'ensemble des attitudes et des croyances qui constituent l'arrière-plan de cette foi.

Ces croyances fournissaient un cadre plus favorable à la compréhension du message chrétien et rendaient (du moins en ce sens) les gens qui les avaient pour cadre plus réceptifs à ce message.

Quelles sont ces attitudes et ces croyances ? Elles reposent toutes sur la conscience de notre responsabilité devant Dieu, notre Créateur et Seigneur, et plus particulièrement de notre redevabilité envers lui. Depuis toujours, certains hommes tournent en dérision cette idée de redevabilité personnelle, et beaucoup d'autres n'en tiennent pas compte. Mais il fut un temps où il était encore possible de prendre ces croyances pour acquises dans la vie publique et dans la prédication chrétienne. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. En raison de ce changement, communiquer la foi chrétienne est devenu infiniment plus difficile. Si un individu n'a pas conscience de sa responsabilité personnelle, il ne peut pas reconnaître son état de péché. Il n'a donc pas besoin de croire à la nécessité d'un Sauveur qui peut l'en délivrer. Et s'il n'a pas conscience de sa redevabilité envers Dieu, il ne peut pas reconnaître la réalité du jugement à venir. Il n'a nul besoin de le craindre ni d'en être averti. La croyance, autrefois répandue, selon laquelle la fin naturelle et inévitable de la vie humaine est le jugement divin a cédé la place à l'idée selon laquelle la vie ne mène nulle part, excepté à la tombe, ce grand tabou des temps modernes.

Il est possible de spéculer sur les causes de l'érosion actuelle du sens de la redevabilité. Elle est peut-être due à une mauvaise compréhension de la science, à la croyance que les lois de cause à effet peuvent tout expliquer. Par ailleurs (au moins depuis Sigmund Freud), on accorde une place primordiale, voire excessive, au rôle de l'inconscient ou de l'environnement social sur le comportement de l'homme. Les changements que nous constatons s'expliquent peut-être par l'ensemble de ces facteurs ou d'autres que nous n'avons pas mentionnés. Trouver des moyens

pour ne pas assumer ses responsabilités n'est toutefois pas une attitude fondamentalement nouvelle. Nous la constatons dès les premières occurrences de la prédication et de l'enseignement chrétiens dans la Bible (*Actes 17:31,32*).

La nouveauté réside dans l'ampleur avec laquelle cette attitude s'est enracinée dans les différentes strates de la société et s'est infiltrée aussi dans l'Église chrétienne. Il en existe de nombreuses preuves. L'une d'elles est que le péché «structurel» prend désormais le pas sur le péché «personnel». Pour expliquer voire excuser ses choix de vie devant Dieu, on place l'accent sur les «structures» de l'individu (sa famille, son lieu de travail, les associations qu'il rejoint, son quartier). Une autre preuve de l'érosion de la responsabilité personnelle est l'importance croissante que revêt le «principe du plaisir» au sein de l'Église chrétienne (que certains qualifient d'«hédonisme»). On ne proclame plus tant la foi chrétienne parce qu'elle garantit la délivrance de «la colère à venir», que parce qu'elle apporte bonheur, enthousiasme, joie et réussite personnelle.

Il est indubitable que l'environnement de l'individu joue un rôle important dans son développement et que sa responsabilité est conditionnée par une ignorance produite par les circonstances (*Luc 12:48*). Qui peut nier par ailleurs que recevoir le message chrétien conduit au bonheur et à l'épanouissement personnel (*Romains 14:17; Éphésiens 4:15*)? Mais on accorde aujourd'hui tant d'importance à ces aspects que les problématiques essentielles de l'Évangile chrétien en sont déformées et même asphyxiées. Il s'ensuit une déformation du sens du bonheur et de l'épanouissement personnels qu'apporte Christ. Le «bonheur» promis n'est plus celui qui découle de la réconciliation avec le Dieu de

miséricorde, mais un autre bonheur plus creux et moins manifestement chrétien. La plus grande tragédie de toutes dans cette dégringolade est que l'homme perd de vue la vérité fondamentale de sa redevabilité devant Dieu.

L'être humain est créé à l'image de Dieu, et celui-ci l'a doté d'une raison, d'une volonté et d'une conscience. C'est un principe fondamental de la foi chrétienne. L'homme est capable de penser, de planifier, de spéculer et d'agir à la lumière des lignes de conduite différentes dont il a connaissance. En plus de sa capacité de raisonner et d'agir, l'homme est doté d'un sens moral. Il possède une conscience. Notre empressement à tenir les autres pour responsables en est la preuve la plus évidente. Nous sommes prompts à faire des éloges (et plus encore à blâmer), et nous aimons nous attribuer le mérite de nos propres efforts. Une autre preuve moins évidente est notre réticence à accepter d'être blâmés pour nos actions, ou encore notre propension à trouver des excuses et notre tendance à nous sentir responsables pour les autres, même quand ceci n'est pas légitime.

La responsabilité personnelle ne signifie pas qu'une personne n'est responsable que pour elle-même, mais cela englobe au moins cet aspect-là. Être adulte signifie assumer la responsabilité de ses actes et de leurs conséquences voulues sans s'abriter derrière les parents, l'école ou l'État. En l'absence d'une telle conception de responsabilité personnelle, les hommes ne pourraient pas vivre en société, car personne ne serait responsable pour quoi que ce soit. Paradoxalement peut-être pour l'homme moderne, cette responsabilité fait partie de sa valeur, et il doit la reconnaître plutôt que la fuir. L'individualité d'un homme s'exprime en partie dans le fait qu'à certains égards, c'est à lui et à personne d'autre de rendre

des comptes. C'est lui seul qui est à blâmer si les choses tournent mal, et c'est lui seul qui reçoit les éloges en cas de réussite.

Les limites

Mais la responsabilité individuelle ne comporte-t-elle pas des limites ? Si, et il en existe deux sortes. La première est qu'en plus d'être responsable pour soi, une personne l'est parfois aussi d'autrui. La responsabilité personnelle n'est donc pas l'expression d'un intérêt personnel exclusif qui ferait totalement abstraction des intérêts et des besoins d'autrui. Le père est responsable de ses enfants, de leur santé, de leur protection, de leur éducation et de leur bien-être en général ; l'enfant devenu adulte est responsable de ses parents âgés. En plus de ces responsabilités familiales qu'il n'a souvent pas recherchées, l'individu peut aussi accepter d'autres responsabilités, que ce soit au travail, à l'Église ou dans le cadre de son temps libre. Pour finir, chaque homme est responsable de son prochain, surtout dans les cas où celui-ci se trouve visiblement dans le besoin, comme cela est présenté dans la parabole mémorable du bon Samaritain.

Il convient sans doute de souligner qu'une personne peut avoir des responsabilités qu'elle n'a pas choisies. Nous avons tous des parents. Nous n'avons pas choisi cela, et la plupart d'entre nous n'ont certainement pas choisi les parents qu'ils ont. Mais nous avons des responsabilités envers eux. Nous sommes appelés à les honorer et à prendre soin d'eux tant qu'ils sont en vie et que nous sommes en mesure de les aider. Si nous avons choisi d'avoir des enfants, nous n'avons pas choisi leurs dispositions ni leurs penchants particuliers. Pourtant, nous avons la responsabilité de

faire face aux problèmes que cela entraîne, à moins d'être réfugiés ou immigrés. Nous n'avons pas non plus choisi de naître dans notre pays et d'en être citoyens. Et, en tant que citoyens, nous avons la responsabilité de respecter la loi. Il est donc faux de dire que les seuls devoirs de l'individu sont ceux qu'il a choisis de son plein gré.

L'autre limite placée sur nos responsabilités est que les autres en ont eux aussi. C'est un fait indéniable. Je ne suis pas responsable de vos enfants parce que vous l'êtes ; vous n'êtes pas responsable d'exercer le poste de secrétaire de notre association parce que je le suis (sauf bien sûr dans le cas d'une responsabilité conjointe, comme dans le mariage ou les affaires). Tout comme la société humaine ne peut exister que si chacun assume ses responsabilités, elle ne peut subsister que si on reconnaît les limites de ces responsabilités. Si les responsabilités d'un individu n'avaient pas de limites, il deviendrait l'opresseur des autres, qui seraient à leur tour tentés de l'opprimer. Dans la plupart des cas, je ne peux pas être tenu responsable de la manière dont une personne utilise l'argent qu'elle gagne à la suite de mon interaction commerciale avec elle. L'employé de banque ne peut pas être tenu responsable de la manière dont ses clients utilisent les billets de banque qu'il leur remet, pas plus qu'un conducteur de bus n'est responsable de ce que ses passagers envisagent de faire une fois qu'ils ont quitté son bus.

La délimitation de la responsabilité personnelle et la configuration de ces limites font l'objet d'un débat continu. Cela prouve au moins que la conscience de la responsabilité humaine et de son importance n'a pas complètement disparu de la société. Quand bien même cette conscience s'est érodée et appauvrie, sa

disparition est impossible tant que les hommes vivent ensemble en société.

Les Écritures et la responsabilité

Comme le montre ce que nous venons de voir, tout homme reconnaît la responsabilité humaine, même s'il affirme le contraire. Cela confirme l'enseignement des Écritures selon lequel l'«homme naturel», qui ne bénéficie pas de la révélation spéciale (ou qui la rejette), admet malgré tout l'existence de la responsabilité humaine. Les hommes reconnaissent généralement cette vérité sans se référer aux Écritures, bien que celles-ci la soulignent aussi. La Bible enseigne à la fois l'*existence* et l'*étendue* de la responsabilité de l'homme, comme nous allons le voir.

La réalité de cette responsabilité sous-tend tous les enseignements bibliques. L'idée même de péché contre Dieu repose sur cette vérité, car le péché est la transgression personnelle de la loi de Dieu. Si l'homme n'était pas responsable de ses mauvaises actions, la notion même de culpabilité personnelle et d'injustice n'aurait aucun sens. Même les vérités bibliques qui semblent à première vue invalider la redevabilité humaine la confirment en réalité. Par exemple, les Écritures enseignent que Dieu est souverain absolu sur toute sa création et que chaque événement de l'Histoire (que ce soit la chute d'une feuille ou celle d'un dirigeant mondial) se produit conformément au décret éternel de Dieu (*Éphésiens 1:11*). Cette vérité saisissante n'enlève toutefois rien à la redevabilité de l'homme. Les individus responsables vivent en conformité avec leur propre raison et leurs objectifs tant que la vie des autres n'y fait pas obstacle. Ce faisant, ils accomplissent

néanmoins le décret divin sans le savoir. Ainsi, le roi païen Cyrus est le «serviteur» du Tout-Puissant et il accomplit les desseins de Dieu pour son peuple Israël sans que pour autant la chose ne lui traverse l'esprit (*Ésaïe 10:7*). Les frères de Joseph avaient médité de lui faire «du mal» en le vendant comme esclave, mais Dieu avait prévu d'en faire ressortir le «bien» (*Genèse 50:20*).

Le fait que Dieu décrète que des actions sont coupables ne porte pas atteinte à son honneur (car il n'est pas l'auteur du péché) et cela n'enlève rien à la responsabilité de l'homme. De la même manière, si les Écritures enseignent que tous les hommes sont «en Adam» et héritent de lui une nature pécheresse, cela n'enlève rien à la redevabilité de chacun au niveau personnel (*Romains 5*). Personne ne peut légitimement rejeter la faute de ses propres erreurs sur le décret divin ni se justifier de faire le mal en disant qu'il est «en Adam».

Mais parallèlement à ce que nous avons noté plus tôt, les Écritures enseignent qu'un individu a des responsabilités à l'égard des autres, et elles condamnent les tentatives pour s'y soustraire (*Genèse 4:9*). Elles font également valoir de manière explicite que les responsabilités d'un individu sont limitées par celles des autres. Par exemple, Paul enseigne que le chrétien doit payer l'impôt, mais il ne semble pas avoir pour devoir de s'interroger sur l'emploi qui est fait de cet impôt (*Romains 13:6*). Cela ne veut pas dire que la manière dont sera utilisé cet argent n'a aucune importance, mais Paul n'estime pas que le contribuable est responsable de cela. Nous pouvons conclure de son enseignement que le magistrat a des responsabilités définies qui sont distinctes de celles du citoyen moyen. Tant que les décisions que rend le magistrat n'incitent pas le citoyen à pécher, ce dernier doit remplir les obligations

que lui impose l'État, se souvenant que le magistrat est lui-même responsable devant Dieu (*Romains 13:4*).

Nous avons jusqu'ici traité la question de la responsabilité de l'individu envers les autres et examiné la position biblique sur le sujet. Il est toutefois impossible de séparer ce que la Bible dit à cet égard de ce qu'elle enseigne sur la responsabilité individuelle devant Dieu. Celle-ci s'exprime, en partie au moins, dans les différentes autres responsabilités que nous avons mentionnées. L'érosion de la croyance en une responsabilité personnelle, qui nuit grandement à la santé de l'Église chrétienne actuelle, affaiblit de manière inévitable le sentiment de responsabilité personnelle qu'a l'individu devant Dieu. D'après les Écritures, l'homme est responsable pour lui-même et pour les autres (de la manière dont nous l'avons souligné) parce qu'il est redevable à Dieu.

Dieu est témoin de toute relation humaine, de toute occasion où un individu remplit ses obligations ou y manque. Tout être humain mène sa vie sous son regard. Nous devons reconnaître certains domaines de responsabilité parce que Dieu l'ordonne, et une des raisons de les exercer est notre responsabilité fondamentale envers Dieu. Nous travaillons avec sérieux non seulement pour «plaire aux hommes», mais parce que nous sommes «serviteurs de Christ» et avons un maître dans le ciel (*Éphésiens 6:6,9*).

Dieu est également témoin dans un autre sens, plus alarmant. Il connaît les secrets du cœur humain et les erreurs qui s'y tapisent (*Psaume 44:22; 19:13*). Il connaît les péchés secrets des hommes, tout autant que leurs limites et leurs faiblesses (*Psaume 90:8*). Il connaît leurs motivations, même quand leurs actions échouent. Pour pouvoir apprécier ces vérités à leur juste valeur, notre perception de nous-même nécessite rien de moins qu'une révolution.

Nous avons pris l'habitude d'envisager nos relations avec les autres et nos responsabilités envers eux exclusivement en termes sociaux, en termes de bonheur et d'épanouissement personnels, avec pour seule limite de ne faire de mal à personne.

Cette attitude moderne est le résultat de la pensée utilitariste, qui mesure la valeur d'une action seulement à la lumière de ses conséquences. L'action que je prévois entraînera-t-elle plus de bénéfices et de satisfaction que telle autre ? Selon la perspective moderne, il s'agit de la question primordiale à se poser avant de mener une action quelconque. Cette perspective écarte la question de savoir s'il existe des actions qui sont mauvaises en toutes circonstances et elle diminue grandement (voire élimine) l'importance des motivations ou des désirs des hommes, la source morale de leurs actes. Les conséquences publiques sont ce qui importe et non les motivations privées. Le Dieu qui sonde les cœurs est exclu de l'équation. L'éthique chrétienne, quant à elle, met l'accent sur la motivation qui confère à une action sa valeur aux yeux de Dieu. La motivation n'est pas tout, car «l'obéissance vaut mieux que les sacrifices et l'observation de sa parole vaut mieux que la graisse des béliers» (*1 Samuel 15:22*), mais elle donne à une action sa direction morale. La motivation est importante, l'action aussi, mais le plus important est la combinaison des deux.

Le caractère moral d'une action ne réside pas seulement dans l'action elle-même mais aussi dans la motivation qui la produit. Est-elle le résultat d'un égoïsme étriqué, d'un désir de s'exhiber devant les hommes et de leur plaire, de gagner la faveur de Dieu ou d'obtenir une promotion sociale ? Ou a-t-elle pour but d'honorer et de glorifier Dieu, étant le fruit d'une motivation pure et d'un objectif unique ? La société moderne accorde une grande

importance à l'«image», à l'impression qu'une action laisse sur les autres. Elle se préoccupe beaucoup moins du véritable caractère moral de cette action devant Dieu.

Cette attitude serait tout à fait logique si Dieu ne connaissait pas nos motivations. S'il n'est possible de connaître que les actions publiques, celles que les autres voient et entendent, alors rien d'autre ne compte. Mais la Bible utilise clairement le vilain mot «hypocrite» pour désigner ceux qui cultivent leur «image» au détriment de la réalité intérieure. À plusieurs reprises, Christ met en garde contre l'hypocrisie des pharisiens (*Matthieu 23*). Pourquoi ? Parce que, passés maîtres dans l'art de se donner des apparences religieuses, les pharisiens transmettaient aux autres l'image d'une religiosité factice et dénuée de substance.

Dieu connaît les secrets du cœur humain et il juge conformément à cette connaissance. Il ne joue pas simplement le rôle d'un chroniqueur infaillible qui se contente de prendre note de chaque événement, de chaque désir. Il ne se contente pas de consigner les faits. Il examine et évalue ce qu'il sait. Son jugement s'étend à tout ce qu'il connaît. L'homme se caractérise par sa propension à regarder à ce qui frappe les yeux (que pourrait-il voir d'autre ?) tandis que l'Éternel juge le cœur (*1 Samuel 16:7*). Lorsqu'il évalue et juge le caractère d'un homme, Dieu, son Créateur et Seigneur, ne prend pas seulement en compte ce que cet homme fait ou ne fait pas, mais aussi son état intérieur qui est la source de ses actes.

Inquiétude et réconfort

Dieu est le juge des cœurs. Cette réalité est à la fois inquiétante et réconfortante. Elle est inquiétante parce que nul ne peut échapper

à Dieu. Nous ne pouvons pas nous cacher dans les ténèbres, ni fuir dans un endroit où Dieu ne serait pas (*Psaume 139*). Aucune tromperie, aucun artifice humain ne lui échappe. Il connaît tous les rouages du cœur et il juge avec justice. Cette vérité a de quoi inquiéter tout homme qui se connaît un tant soit peu. Il lui est même difficile de vivre avec une telle réalité. Il est tentant de chercher des raisons pour nier que Dieu connaît notre cœur ou pour rejeter complètement ce sujet de notre esprit. Cette vérité est néanmoins un aspect merveilleux de la grâce que Dieu dispense au pécheur, car elle éclaire le fait qu'il le purifie même des péchés qu'il ignore.

Puisque Dieu connaît les secrets de notre cœur, on pense parfois qu'il juge plus durement qu'un juge humain. Mais ce n'est pas ce qu'enseignent les Écritures. Dieu n'est pas une sorte de policier tyrannique de la pensée, qui a recours à l'intimidation et au chantage. La Bible souligne plutôt que Dieu juge conformément à la *vérité* (*Romains 2:2*). Cette vérité inclut ce qui est invisible aux hommes mais visible à Dieu, y compris les faiblesses et les limites personnelles des individus qui peuvent les excuser ou amoindrir leur responsabilité.

Cette position sous-tend les passages bibliques où il est question des facteurs qui atténuent la responsabilité. Nous la trouvons par exemple dans l'enseignement de Christ à propos de ceux qui seront battus de peu de coups, par opposition à ceux qui pèchent contre la lumière et qui seront donc battus d'un grand nombre de coups (*Luc 12:47,48*).

Le fait que Dieu connaisse les secrets du cœur humain peut être un sujet d'inquiétude, mais c'est aussi une cause de réconfort, parce que la sainteté de Dieu est incorruptible. Il est

droit. Il connaît tous les secrets et son jugement s'étend à tout ce qu'il sait, mais ce jugement est conforme à la vérité, aux faits, au véritable état des choses. Il n'y a en lui aucun parti pris, aucun préjugé, aucune rancœur. Dieu juge qu'une action est mauvaise parce qu'elle l'est effectivement et pour aucune autre raison. Il ne fait jamais d'erreurs.

Pourquoi cela est-il un réconfort ? Il existe de nos jours une position répandue qui prône l'absence de toute vérité morale et qui affirme que les questions morales sont exclusivement l'affaire de l'éducation et de la culture. Reconnaître que Dieu juge conformément à la vérité permet de contrer cette idée avec efficacité. La plupart d'entre nous avons ressenti l'attrait de cette position à un moment ou à un autre de notre vie. Il est très tentant de croire que la culture détermine ce qui est moralement bien et mal. Ainsi, le vol peut être mauvais dans une culture donnée et permis dans une autre, en fonction de ce que décide la «société». C'est une idée extrêmement arrangeante, mais tout à fait contraire à la Bible. Il est vrai qu'un même principe moral peut exiger un comportement différent dans différentes circonstances, tout comme un parent peut traiter ses enfants de manière différente pour la même raison. Mais cela ne veut pas dire que tout est permis.

L'idée d'un relativisme moral n'apporte aucun réconfort, car elle nous laisse à nous débattre dans le borbier des divers préjugés et opinions humains, sans bénéficier de l'appui d'aucune vérité morale. Mais Dieu juge les actions et les motivations des hommes conformément à la vérité.

Depuis toujours, les hommes luttent avec le «problème du mal», avec la question de savoir comment un Dieu bon et rempli d'amour a pu permettre la présence du mal dans sa création. La

raison relève du mystère de sa volonté insondable. Mais si nous gardons en mémoire que Dieu est juste, nous pouvons conclure que ses desseins aussi sont justes, même si nous demeurons dans l'ignorance quant à ses raisons. «L'Éternel est juste dans toutes ses voies» (*Psaume 145:17*). Même s'il est clair qu'il traite les gens de différentes manières, les Écritures affirment qu'il ne traite jamais personne injustement. Il ne donne jamais à quiconque un mobile légitime de se plaindre. Face au jugement de Dieu, toute bouche sera fermée, non pas parce les hommes seront réduits au silence de force mais parce qu'ils reconnaîtront la justice des voies divines (*Romains 3:19*). La réponse à la question du mal (dans la mesure où nous pouvons y répondre aujourd'hui) n'est pas que Dieu est incapable de contrôler ce qu'il a créé ou que sa création démontre une faille dans son caractère moral, un côté sadique et vicieux dans sa personne, mais qu'il est saint et juste. Et même si notre foi en la justice de Dieu est mise à rude épreuve lorsque nous faisons face aux monstruosité de ce monde et à la tragédie personnelle, les Écritures nous assurent que Dieu fait concourir toutes choses au bien (*Romains 8:28*). Tout comme les disciples de Christ, nous ne savons pas pourquoi Dieu fait ce qu'il fait, mais nous le saurons bientôt (*Jean 13:7*).

La connaissance que Dieu a du cœur et la position des Écritures vis-à-vis du problème du mal sont toutes deux liées. Une des raisons pour lesquelles le mal nous pose problème est que nous n'avons pas accès à la dimension la plus importante de la moralité humaine, à savoir les pensées et les intentions du cœur. Nous sommes forcément ignorants. Une grande partie de ce qui arrive, de ce qui nous plonge dans la perplexité aujourd'hui, est peut-être le résultat de la réaction hostile de Dieu au cœur humain. Dieu ne

punit et ne juge pas seulement les actions mauvaises que nous pouvons tous voir, mais aussi ce qui est invisible à nos yeux mais visible aux siens, les intentions et désirs mauvais des hommes. Grâce à l'intervention de la providence divine, ces désirs mauvais n'atteignent jamais leur pleine mesure, mais ils sont soumis à l'ordre providentiel de Dieu.

Dans la perspective moderne, le sens de la responsabilité personnelle et plus particulièrement la responsabilité devant Dieu a donc perdu en substance. Cette perspective s'est en grande partie infiltrée dans l'Église chrétienne. Le fait que tout homme vit sa vie devant Dieu n'est plus considéré comme une vérité fondamentale. De plus, les chrétiens ont aujourd'hui tendance à prendre la place de Dieu.

Nous voyons une situation étrange se développer, où des personnes refusent d'endosser leurs propres responsabilités mais désirent prendre en charge la responsabilité de Dieu, le protéger des conséquences morales de sa propre activité ! Cette attitude est déjà présente à l'époque du Nouveau Testament. Paul y répond par exemple en rappelant à ses lecteurs que c'est Dieu qui est juge, et non pas eux (*1 Corinthiens 4:5,6*).

Comme nous l'avons vu, nous avons des responsabilités envers les autres, mais nous ne sommes pas responsables de Dieu. Nous n'avons pas à l'excuser ou, à l'image d'Atlas, à porter tous les soucis du monde sur nos épaules. Le monde appartient à Dieu et non pas à nous. Nous ne pouvons pas non plus légitimement prendre la place de Dieu et nous ériger en juges. Il est parfaitement capable de prendre soin de lui-même et de la création qu'il a formée et qu'il soutient. Nous pouvons en toute bonne conscience le laisser gérer ses propres affaires.

Le temps, un don de Dieu

Même dans l'Église chrétienne, nous avons perdu le sentiment de vivre sous le regard de Dieu et de devoir lui rendre des comptes, chacun pour lui-même (*Romains 14:12*). Cette perte est liée à un changement dans notre rapport au temps. Que ce soit en affaires ou en d'autres domaines, la perspective moderne considère le temps comme une marchandise qu'on peut acheter et vendre. Le temps offre l'opportunité d'être actif, au travail ou dans les loisirs, et plus notre emploi du temps est rempli, mieux nous nous portons. En conséquence, nous prenons souvent l'avenir comme un dû, et nous vivons comme si notre lendemain était assuré, que nous allions vivre éternellement, et cela même pour les plus âgés et les plus malades d'entre nous.

Cette perception du temps a envahi l'Église chrétienne, ce qui explique en partie le trait dominant de la vie individuelle ainsi que l'activisme frénétique qui caractérise souvent la vie d'Église contemporaine. L'Église ressemble de plus en plus à une entreprise, et le pasteur est le chef d'entreprise désigné par un conseil d'administration pour soutirer à l'assemblée un maximum d'efforts dans les délais impartis.

Ces différentes attitudes vis-à-vis du temps ne sont pas toutes mauvaises. La Bible encourage à planifier et à faire bon usage du temps, tout en reconnaissant que Dieu en est le maître (*Jacques 4:15*). Mais si nous ne voyons rien d'autre que cela dans l'enseignement biblique, nous passons à côté de ce qui caractérise le rapport de la Bible au temps.

Un des aspects les plus fondamentaux de l'enseignement biblique est le contraste entre l'éternité de Dieu et la temporalité

de toute la création. Alors que Dieu existe «avant que les montagnes soient nées», «d'éternité en éternité» (*Psaume 90:2*), les êtres humains vivent dans le temps et sont soumis au changement et au déclin qui lui sont propres. L'Éternel, lui, n'en est pas affecté puisqu'il n'est pas soumis au temps. Augustin d'Hippone exprime cette idée de belle manière :

«Vous avez fait tous les temps, et vous êtes avant tous les temps, et il ne fut pas de temps où le temps n'était pas.»¹

Le laps de temps dont chacun de nous dispose dans cette vie est un don de Dieu. Le Créateur donne vie à chacune de ses créatures, et la continuité de cette vie d'un moment à l'autre est elle aussi un don de Dieu. Mais ce don n'est pas la garantie d'un lendemain. Dans notre ignorance et notre limitation, nous ne savons pas même «ce qu'un jour peut enfanter» (*Proverbes 27:1*). Dans notre faiblesse et notre dépendance à Dieu, nous n'avons pas la capacité de maintenir notre existence ne serait-ce qu'une seule seconde de plus. Nous avons le devoir de rester en bonne santé autant que possible, de planifier notre vie à la lumière de ce que nous savons et de ce que nous pensons être notre devoir, mais aucune de ces activités n'est la garantie qu'il y aura un lendemain. L'expression «si Dieu le veut» (*Jacques 4:15*) pour qualifier nos projets peut nous sembler désuète, mais elle exprime une caractéristique fondamentale de la piété et de la spiritualité bibliques.

Jacques l'enseigne clairement lorsqu'il reprend les chrétiens qui planifient leur avenir sans se référer à la volonté de Dieu, alors que sans lui, tous nos plans sont vains. S'il est inutile de simplement répéter les mots «si Dieu le veut», une chose est

certaine : nous ne pouvons faire ceci ou cela que si telle est la volonté de Dieu.

Dans la mesure où le temps est un don de Dieu et que c'est un don précaire (en un sens), les Écritures exhortent à en faire bon usage, à ne pas le gaspiller mais à le racheter (*Éphésiens 5:16*). Le livre des Proverbes et le Nouveau Testament regorgent d'exhortations de ce type. À première vue, cet enseignement n'est pas très différent de l'attitude de l'homme moderne pour qui «le temps est de l'argent». Mais ces deux attitudes sont en réalité très différentes.

La différence est que les Écritures ne présentent pas le temps comme une simple marchandise à «gérer» ou à consommer le plus rapidement et le plus intensément possible. C'est plutôt le vecteur des desseins de Dieu. Dieu ne se contente pas de «distribuer» le temps aux hommes pour qu'ils l'utilisent à leur guise. Le temps est soumis à ses desseins. Les Écritures enseignent que les voies de Dieu ont une fin, pas seulement dans le sens où elles parviendront un jour à leur terme, mais aussi dans le sens où elles visent un but. Les décrets de Dieu se réalisent en vue d'un objectif. Le temps qui s'écoule rapproche donc cet objectif de sa réalisation. Il est possible de le mépriser, de refuser volontairement d'en tenir compte ou de se rebeller contre ce but, mais les Écritures affirment qu'il est destiné à se réaliser, que cela plaise aux hommes ou non (de façon mystérieuse, Dieu inclut même l'opposition qui se dresse contre lui dans la réalisation de son plan). Chaque heure et chaque jour qui passe est un témoignage silencieux à l'avancement inexorable des desseins de Dieu.

Le plan global de Dieu confère son sens ultime à la vie humaine vécue dans le temps. Il existe de nombreuses activités

satisfaisantes pour ceux qui les pratiquent. Nier que ce que font les individus leur procure une immense satisfaction (même ceux qui vivent sans Christ) irait à l'encontre de l'expérience humaine. Mais si nous cessons de nous focaliser sur la valeur des activités distinctes pour considérer le sens de la vie dans son ensemble, les Écritures enseignent que la vie humaine a sa place dans le plan de Dieu et que c'est cela qui lui donne son sens. Tout le reste n'est que vanité.

D'autres aspects de l'enseignement biblique à propos de la relation entre le temps et la vie humaine soulignent l'idée fondamentale du temps comme don de Dieu. Les Écritures insistent sur le fait que le temps passe vite. À première vue, cela peut sembler étrange : comment le temps peut-il passer rapidement ou lentement ? Le temps passe au même rythme pour tout le monde, et il n'est pas possible de l'accélérer ni de le ralentir. Les Écritures soulignent comme un fait que le temps passe plus vite que nous le pensons. « Nous voyons nos années s'évanouir comme un son » (*Psaume 90:9*). La vie est une « vapeur », une fumée (*Jacques 4:14*). En méditant sur le caractère éternel de Dieu, nous comprenons mieux la fragilité de la vie humaine. Nous prenons conscience de la rapidité avec laquelle le temps s'écoule, de l'importance de bien compter nos jours et du besoin d'appliquer notre cœur à la vraie sagesse tant qu'il est encore temps (*Psaume 90:12*). Seuls l'insensé et le méchant pensent qu'ils vivront pour toujours (*Psaume 49:12*).

Peu de gens nieront que la vie passe vite, mais rares sont ceux qui vivent comme si cela était une réalité. L'homme qui vit sans Dieu ne peut pas avoir pleinement conscience que sa vie peut s'achever à tout moment. C'est ce qui rend une telle vie si tragique. Il ne peut pas faire face à cette réalité. Il n'est pas prêt à

affronter la mort. La vie humaine est le don de Dieu, un don qui se trouve sous son jugement. C'est pourquoi elle est comme la fleur de l'herbe, comme un songe, comme le jour d'hier quand il n'est plus (*Jacques 1:10; Psaume 90:4*). Toutes ces figures de style et bien d'autres attestent la fragilité de la vie humaine. Nous dépendons tous de Dieu pour notre prochaine respiration. La vie s'achève bientôt, et nous nous envolons (*Psaume 90:10*). Dieu au contraire est immuable, il ne sommeille ni ne dort, sa jeunesse est éternelle ; il est le même hier, aujourd'hui et éternellement (*Psaume 90:2*).

L'homme ne peut jamais avoir l'assurance de ses lendemains ni modifier ou arrêter le cours du temps, et sa vie peut s'achever soudainement, au moment où il s'y attend le moins. Comme pour tout ce que nous avons vu jusqu'ici, il s'agit d'une évidence très claire. Qui niera ce que l'expérience démontre avec tant de clarté ? Le chrétien n'est pas immunisé contre ces choses. De la même manière que Dieu «fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons», la mort nous emporte tous. Le chrétien expérimente la faiblesse et l'incertitude comme tout un chacun, et parfois davantage, comme l'enseignent les Écritures (*Psaume 73*).

Retrouver l'équilibre

Dans ce chapitre, nous avons abordé différentes problématiques : la responsabilité de l'individu devant Dieu, la rapidité avec laquelle le temps s'écoule, la fragilité et l'incertitude de la vie humaine. La plupart de ces sujets ont disparu de la «doctrine publique», de ce qui est communément admis aujourd'hui. S'il peut arriver de temps à autre qu'on réfléchisse à ces éléments en privé, ils ne font jamais l'objet d'un débat public et ne sont pas acceptés ouverte-

ment. Soit on les a totalement enfouis sous d'autres choses, soit on les déforme et les caricature au point de les rendre méconnaissables. Pourtant, chacun de ces éléments est un ingrédient indispensable à une spiritualité biblique équilibrée. Le fait qu'ils ne soient plus reconnus de manière consciente au sein de l'Église chrétienne est à la mesure de la mondanité qui s'est emparée d'elle. Une autre conséquence, sans doute tout aussi importante, est que la perte de ces présupposés rend la présentation de l'Évangile plus difficile. L'Évangile repose sur un ensemble de principes que nous ne pouvons plus considérer comme un acquis aujourd'hui.

Pour comprendre à nouveau ces vérités largement oubliées, examinons-les à la lumière de l'enseignement biblique concernant les «choses dernières» : la mort, le jugement, le ciel et l'enfer.

Une telle approche s'inscrit largement à contre-courant des préoccupations et de l'esprit d'une grande partie du christianisme contemporain. Nous avons déjà souligné la tendance de l'Église chrétienne moderne à concevoir sa mission en termes presque exclusivement «terrestres» plutôt que «célestes». Bien que l'Église universelle professe croire «à la résurrection de la chair, à la vie éternelle», son centre de gravité a changé. Plutôt que de concevoir la vie présente comme une préparation à celle à venir, elle ferme les yeux sur l'enseignement biblique, voire le nie ouvertement dans certains cas notoires. Les responsables de l'Église chrétienne accueillent le plus souvent la mention des «choses dernières» avec un silence gêné, ou ils y voient une diversion inopportune qui détourne de l'activisme social ou de la frénésie de l'évangélisme commercial moderne.

Il est regrettable qu'au cours des cent cinquante dernières années, les chrétiens évangéliques aient essentiellement réfléchi

aux «choses de la fin» dans l'optique de démêler les doctrines concurrentes sur le retour de Christ. Il est bien sûr important d'acquérir la compréhension la plus exacte et la plus complète possible de l'avènement de Christ tel que le décrivent les Écritures, même si beaucoup d'éléments à propos des «choses dernières» sont obscurs et le resteront. Mais l'intérêt de ce sujet ne devrait jamais nous distraire des éléments fondamentaux du message chrétien qui persistent indépendamment des détails précis du retour de Christ. Il est malheureux que l'intérêt pour «le millenium» ait souvent pris le dessus sur la conscience de la responsabilité individuelle devant Dieu, et du temps qui s'écoule rapidement et conduit à la mort et au jugement.

Ces vérités devraient figurer parmi les aspects centraux et immuables de la piété biblique authentique. Il est fort à craindre que ce n'est plus le cas depuis un moment. Les chapitres suivants sont une modeste contribution pour aider l'Église à déplacer le centre de gravité de sa pensée afin de retrouver son équilibre.

Note :

1. Augustin d'Hippone, *Les Confessions*, trad. M. Moreau., édition numérique réalisée par l'abbaye Saint Benoît de Port-Valais (Suisse), 1864, livre 2, chapitre 13, p.193.